

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 18 OCTOBRE 1884.

No. 43

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

L'AUTOMNE.

J'aime la tempête et l'orage
Comme l'aigle, ce roi de l'air;
Semblable à cet oiseau sauvage
Qui plane au-dessus du nuage,
Je brave la foudre et l'éclair.

Toi qui bouleverses tout, qui sondes
Les profondeurs de l'océan,
Toi qui de leurs couches profondes
Soulèves jusqu'au ciel les ondes,
Je t'aime, fougueux ouragan!

Et toi qui toujours accompagnes
L'averse du nuage errant,
Toi qui, bondissant des montagnes,
Te déchaînes sur les campagnes,
Je t'aime, impétueux torrent!

Voilà la saison des orages
Avec ses jours sombres et froids!
Ecoutez l'oiseau des rivages
Qui mêle aux flots ses cris sauvages,
Tout pleure et gémit à la fois!

Entendez-vous la tourterelle.
Qui roucoule et gémit d'amour?
Le ramier est déjà loin d'elle;
Elle le cherche, elle l'appelle,
Chantant et pleurant tour à tour.

Cependant, moi, j'aime l'automne
Qui m'attire vers vous, ô mort!
Quand la feuille morte frissonne
Au vent glacé qui la moissonne,
Qui peut vous oublier alors?

On entre dans vos cimetières
Plein d'un respect religieux;
Car c'est dans ces champs solitaires,
Remplis de paix et de mystères,
Qu'on sent voler son âme aux cieux.

Comme une plaintive colombe
Qui vole en pleurs au nid en deuil,
Je m'en vais, lorsque la nuit tombe,
Me jeter au pied de la tombe
Où gît ma mère en son cercueil.

Un saule pleureur sur sa fosse
Penche son front mouillé de pleurs;
Un lys que moi-même j'arrose
S'épanouit avec la rose,
L'immortelle et les autres fleurs.

Depuis cinq ans elle y sommeille
Dans un léthargique repos;
Moi, j'attends là qu'elle s'éveille
Avec cette aurore vermeille
Qui suivra la nuit des tombeaux.

C. P. BEAULIEU.

Cacouna, octobre 1884.

CHRONIQUE.

Il y a deux thèses à soutenir sur la mission de la femme, l'une résultant de ses droits, l'autre découlant de ses devoirs. Les droits et les devoirs, voilà les deux grands principes sur lesquels repose l'édifice social. On ne peut méconnaître, sans injustice, les droits de la femme, mais elle ne peut non plus ignorer, sans désordre, les devoirs qui lui incombent.

Les devoirs donnent des droits et les droits engendrent des devoirs. Les premiers ne doivent jamais porter préjudice aux derniers; car les droits qui feraient sacrifier les devoirs cesseraient d'être des droits pour devenir des abus. Il faut donc l'exercice des uns et la pratique des autres pour qu'il y ait équilibre.

Est-il défendu à la femme, parcequ'elle est la femme, de prendre part à tous les mouvements sociaux que peuvent accomplir seuls l'intelligence soutenue par l'étude, la diplomatie servie par le jugement et l'énergie secondée par le dévouement? Cela pourrait paraître une anomalie et même une injustice que de la priver d'un droit qui pourrait être utile à la société.

Est-ce qu'il ne devrait pas suffire d'avoir de l'intelligence pour accomplir une œuvre qui demande de l'intelligence? En théorie, c'est parfait; mais en pratique, c'est quelque peu différent. L'homme, lui, y est tenu. Tandis que la mission de la femme est soumise à bien des exigences qui font une différence bien marquée entre le rôle qu'elle doit jouer et celui qui incombe au sexe fort.

Ce qui est un devoir pour l'homme n'est pas toujours un droit pour la femme. Néanmoins leurs droits sont égaux; il n'y a que leurs attributions qui soient différentes. La femme n'est point faite pour pérorer sur les places publiques, ni pour discuter les lois dans nos parlements. Sa mission n'est pas moins sublime pour tout cela. J'entendais dire par une femme d'esprit: "Ah! si les femmes s'occupaient de politique, les affaires du pays iraient bien mieux." C'est peut-être vrai, mais la société irait bien plus mal.

La société, c'est le foyer auquel la femme sait donner cet attrait qui y attache son mari; c'est la famille dont la femme est l'éducatrice; c'est le jeune enfant dont elle façonne le cœur, l'enfant à qui elle inculque les premiers principes qui en feront un bon sujet et un excellent citoyen.

Si la femme se consacrait aux carrières publiques, elle négligerait la famille. Elle ferait comme

le capitaine qui se tiendrait au gouvernail pour diriger le navire, tandis que le désordre règnerait parmi l'équipage.

Il y a dans la société féminine de tous les pays, un certain mouvement, je ne dirai pas de progrès, mais d'émancipation qui indique qu'on est bien plus jaloux de l'exercice de ses droits que de la pratique de ses devoirs. Je ne parle pas ici des femmes qui comprennent la sublimité de leur mission—et c'est le plus grand nombre—mais de celles qui ont des aspirations peu en rapport avec les exigences de la société.

L'Angleterre à Madame King qui a entrepris une croisade ridicule pour changer le costume de la femme. Elle s'habillerait comme l'homme. Ce point obtenu, il faudrait bien ensuite reconnaître à la femme tous ces droits qui appartiennent à l'homme: le droit de vote, celui de briguer les suffrages populaires et de faire les lois.

Les Etats-Unis, qui vont vite dans la voie de l'émancipation, reconnaissent aux femmes tous les droits possibles. Ils les admettent aux professions libérales et dans plusieurs Etats, elles exercent tous les droits politiques. L'élection présidentielle a même fait éclore une candidature de femme. C'est le "parti du droit national de la femme" qui veut avoir son candidat.

Ce nouveau candidat est Madame Beloa A. Lockwood. Elle entre résolument en campagne présidentielle. Les femmes ont-elles à s'en glorifier? Les Etats-Unis peuvent-ils s'en enorgueillir? Personne ne le pense. C'est le commencement de la lutte pour l'émancipation de la femme.

Ce candidat féminin n'est pas arrivé à cette prétention du premier coup. Elle a marché graduellement. En 1870, elle se fit recevoir médecin et reçut ses degrés à l'Université de Syracuse. Plus tard elle étudia le droit et fut admise au barreau à l'Université Nationale de Washington. En 1873, elle commença à exercer la profession d'avocat et six ans plus tard elle fut nommée juge de la Cour Suprême.

Jusqu'à présent les succès lui ont souri, mais ils pourraient lui être infidèles au moment où elle se propose de couronner sa carrière. Elle ne doute de rien. Dans sa lettre d'acceptation, elle dit: "Je crois que, avec votre appui unanime et cordial et la justice de notre cause, nous pourrions non seulement gagner l'élection, mais conduire sûrement le vaisseau de l'Etat dans le port." Elle vogue déjà à toute voile, comme s'il n'y avait pas d'écueils à éviter. Le naufrage ne se fera pas attendre bien longtemps.

* *

En France, à l'occasion de l'anniversaire du 4 septembre, on s'est occupé de l'émancipation politique et sociale de la femme. Le *Temps* donne un compte rendu de cette séance, tenue dans le Grand-Salon de la Folie et présidée par la citoyenne Wiguska. Les orateurs annoncés étaient les citoy-

ens Chabert et Joffrin. Chose curieuse, pas une oratrice dans cette assemblée convoquée pour préparer l'affranchissement de la femme!

Le citoyen Chabert a révélé l'échec complet des tentatives faites pour former des associations, des chambres syndicales de femmes. Pénétré de son devoir, il n'a pas hésité à déclarer que cet insuccès a pour cause le caractère "essentiellement jaloux, défiant et agressif des femmes," leur penchant au dénigrement, etc., etc. Sous cette averse de gracieux compliments, la partie féminine de l'auditoire a triégné sans le moindre enthousiasme. Le citoyen Chabert, inflexible et barbare, a appelé la présidente en témoignage; et celle-ci, la citoyenne Wiguska, a répondu avec tristesse, mais avec héroïsme, qu'en effet la discorde a rompu toutes les associations féminines.

Que faut-il faire alors? Réformer la femme, parbleu! conclut le citoyen Chabert. Les femmes sont encore dans l'état d'enfance, et c'est pourquoi elles se querellent. On ne peut encore leur donner le droit de vote. Il faut d'abord faire leur éducation sociale et politique. Et cependant le citoyen Chabert a découvert qu'elles ont des facultés intellectuelles "au moins égales à celles des hommes," et la preuve, c'est qu'elles savent prendre un ascendant extraordinaire sur leurs enfants! Quelle surprise!

Ainsi les femmes ont une aptitude particulière pour élever les enfants! Qui donc avait vu cela, ou s'en était douté, ou n'était point persuadé du contraire? Mais si grandiose que soit cette découverte, elle est incompatible avec les principes révolutionnaires. Il n'est pas admissible qu'un sexe possède une supériorité quelconque sur l'autre. L'essence de la Révolution, c'est l'égalité. Il faut que les femmes et les hommes aient les mêmes aptitudes et les mêmes devoirs; ou plutôt l'égalité veut qu'il n'existe plus ni hommes ni femmes, mais des êtres semblables, capables de voter, de proposer, de légiférer. Est-ce un progrès?

La femme, a dit un grand écrivain, est le lien le plus puissant de l'état social et elle exerce une influence suprême sur les mœurs et sur les civilisations. Mais si elle usurpe le rôle de l'homme, elle intervertit l'ordre social, au préjudice même de la femme et au détriment des mœurs.

L'homme est doué de la force et est chargé des durs travaux comme des rudes labeurs de la pensée. Mais Dieu a donné à la femme la grâce, la tendresse et la douceur. Ce sont les qualités qui caractérisent ses facultés. Elle est la conseillère et l'appui de son mari.

Sa mission est de charmer l'existence, de embellir de doux rêves; et, ange du foyer, elle efface les traces des chagrins et des douleurs. Illusion de tous les cœurs, but de tous les efforts, baume de tous les malheurs, elle attire, encourage et console la pauvre humanité. Que faut-il de plus?

Pour cela, il faut des qualités, des mérites, de l'esprit, du cœur et de la dignité. Bien des femmes, méconnaissant leur dignité, ne savent pas inspirer la considération, je dirai même la vénération qu'on doit avoir pour elle.

Qu'elle reste dans son rôle, qu'elle accomplisse sa mission et elle n'aura rien à envier à personne.

FERNAND.

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Daniel.

L'œuvre des Jeunes Gens.

La jeunesse est une fleur délicate qui demande un lieu sain et l'air pur pour ne pas se flétrir. Ainsi élevée dans un milieu où ne pénètre pas le souffle vicié des mauvaises doctrines, cette fleur délicate en répandant l'arôme des vertus et elle fera l'ornement de la société.

La société est donc intéressée à protéger cette fleur dont elle aura besoin plus tard, ce jeune arbrisseau qui, en grandissant, la protégera à son tour de ses rameaux bienfaisants.

La jeunesse, c'est l'espoir de la patrie. Les jeunes gens ce sont les hommes de l'avenir. Ils seront à la fin de leur carrière ce qu'ils auront été au début de leur vie. Si vous avez une jeunesse entourée de soins, vous aurez une vieillesse remplie de mérites. Ayez des jeunes gens studieux et vous verrez des hommes savants.

Mais si vous passez votre jeunesse dans l'oisiveté ou les plaisirs frivoles, vous ferez des hommes insignifiants, des nullités et la plupart du temps des citoyens nuisibles à la société.

Le moyen d'obtenir ce bien que tout le monde désire, et d'éviter ce mal, que chacun doit conjurer, c'est de procurer aux jeunes gens l'avantage de s'instruire, de se former à l'étude et de puiser des principes qui auront l'influence la plus salutaire sur leur avenir.

Pour cela, il faut donc une bibliothèque, ce qui manque à la jeunesse. Mais elle l'aura; car les jeunes gens ont compris eux-mêmes ce qui leur fallait. Ils l'ont demandé avant que leurs aînés eussent même songé à leur offrir.

Il se produit à l'heure qu'il est, dans la paroisse Saint-Jacques, à Montréal, un mouvement des plus patriotiques qui a pour but de fonder une bibliothèque pour l'usage des jeunes gens. Et ce sont les jeunes gens eux-mêmes qui sont à la tête de ce beau mouvement. Honneur à cette jeunesse qui comprend si bien ses intérêts!

Nous avons vu passer bien des générations dans notre ville et nous n'avons jamais vu la jeunesse déployer tant d'activité, de zèle et d'empressement pour une cause si belle. Sachons favoriser une entreprise si généreuse, des goûts si nobles et des aspirations si dignes.

Tout le monde comprend l'importance qu'il y a de voir réaliser ce projet destiné à accomplir tant de bien. Tous les citoyens sont intéressés à la formation d'une bibliothèque qui sera un point de ralliement pour la jeunesse, un arsenal où elle trouvera des armes pour combattre les bons combats. En lisant des livres instructifs, elle puisera les connaissances nécessaires pour réussir dans les différentes carrières qu'elle embrassera.

Ce que le public fera pour cette œuvre, il le fera dans l'intérêt des professions comme dans celui du commerce, de l'industrie, des arts et métiers qui en bénéficieront; il le fera dans l'intérêt de la société sur laquelle rejaillit toujours la gloire des citoyens; enfin il le fera dans l'intérêt du pays qui a besoin d'hommes capables.

Pour avoir une génération forte, intelligente et utile à la société, il faut commencer par instruire la jeunesse. L'espoir de la moisson est dans la semence.

Ce mouvement origine de la Congrégation des jeunes gens de la paroisse Saint-Jacques, confiée à la direction de M. l'abbé Maillé, dont le zèle pour la jeunesse est sans bornes.

Il y aura d'abord un bazar au profit de l'œuvre, dans la salle de l'Union St-Joseph, sur la rue Ste-Catherine, qui commencera samedi, le 18, pour se terminer le 26. Ce projet doit rencontrer les sympathies de tout le monde. Tous les jeunes gens, les hommes et les mères de famille, doivent travailler au succès de cette œuvre toute patriotique.

DEVOUEMENT.

Je n'ai pas besoin de vous dire, chers lecteurs, que depuis quelques jours le temps s'est mis au froid. D'ailleurs, c'est la saison, il faut s'y conformer, bien un peu malgré soi, mais qu'importe.

Avec l'automne, avant-garde de l'hiver, il faut en rabattre un peu sur ces illusions et se mettre le mieux possible en rapport avec la cruelle réalité du moment. Il faut songer à la misère qui va bientôt nous assaillir de tous côtés, à la pauvreté du peuple, obligée d'avoir recours aux sociétés de bienfaisance afin d'en obtenir un peu de bois sec pour alimenter la flamme du foyer qui menace de s'éteindre, et puis en passant dans un ordre de choses moins élevé à ces chers petits moineaux dont l'aile frissonne au contact d'une trop forte gelée. Partout l'abandon, partout la désolation, partout la souffrance!

Et tenez, moi qui vous parle dans le moment je viens d'être témoin d'une petite scène qui me fait inaugurer bien mal de cet hiver. C'était bien triste et je m'en sens encore le cœur bien gros.

L'autre soir, je m'en allais, comme d'habitude, faire un petit bout de promenade dans les rues de la ville. J'aime à me délasser après mes heures de bureau, à laisser mes pensées suivre une route plus ou moins chimérique. J'aime à méditer. L'heure de la méditation est une heure sacrée, c'est la confrontation de l'homme avec ses pensées, c'est l'abîme de notre cœur qui s'entrouvre pour mettre à nus nos sentiments les plus cachés, c'est un face-à-face avec soi-même.

Je marchais donc et je songeais qu'ici-bas, il serait bien pénible, si Dieu n'avait pas mis à côté de la douleur l'espérance qui nous aide à l'envisager d'un œil serein.

Tout à coup aux détours des rues Sherbrooke et Visitation, un bruit de conversation frappa mon oreille. Les voix semblaient être tout proche de moi. Je m'avançai discrètement et jetai un regard à l'endroit d'où sortaient les paroles. Quelle ne fut pas ma surprise d'y trouver deux petits êtres qui gesticulaient dans l'ombre, trop entiers à leur entretien pour s'apercevoir de ma présence. C'étaient une petite fille et un petit garçon. La fillette avait les épaules et la tête entortillées dans un vieux châle qui la garantissait un peu du froid. Ses yeux brillants mais affectés par une certaine teinte de mélancolie dénotaient chez elle une grande énergie. Elle était adossée à la muraille, les mains glissées sous ses manches, un peu courbée et semblait attendre un arrêt de vie ou de mort de la bouche du gamin qui, la casquette penchée sur l'oreille, la lèvre ironique, la prunelle vive et animée, la fixait étrangement tout surpris de se trouver là.

Pauvre petite créature, que pouvait-elle donc lui vouloir à ce bambin? Qu'était-elle venue faire dans cette partie de la ville, exposée au froid, à la pluie et à toutes sortes de dangers? Est-ce que ses parents ne veillaient plus sur elle? Était-elle donc orpheline?

J'attendais avec anxiété le mot de l'énigme. Ninette (la petite s'appelait Ninette) était alors en conversation très animée avec le gamin, ce qu'elle lui dit, je vais vous le rapporter en peu de mots.

Sa pauvre mère venait de lui donner une petite sœur et était malade et souffrante. Depuis deux jours, pour toute nourriture, elle n'avait eu qu'un peu de bouillon, qu'une voisine charitable lui avait apporté.

C'était bien morne dans cette mansarde, c'était bien triste cette nouvelle née que l'haleine maternelle seule réchauffait, qui sur le seuil même de la vie se trouvait face à face avec ce squelette hideux qu'on appelle la faim. Le père, un de ces êtres sans entrailles qu'une malheureuse passion de la bouteille avait fait descendre au niveau de la brute avait oublié qu'il avait une femme, un enfant

n'ayant encore senti de ce monde qu'un baiser que sa mère s'était efforcée de rendre moins froid. Ses nuits, il les passait dans ces cantines abjectes à boire et à se creuser plus avant l'abîme de dégradation dans lequel il était tombé.

Et c'était à elle, à elle, Ninette, chétive créature d'une dizaine d'années, puisant son courage dans l'aspect même de la souffrance de sa mère, à elle qu'incombait désormais la pénible tâche de gagner le pain quotidien.

Ah ! c'était sublime, cette maigre enfant, grelottante de froid, dépeignant à un gamin de son âge le tableau navrant du grabat maternel.

La pauvreté lui avait révélée ses obligations, et le cœur aidant, refoulant en elle-même sa timidité naturelle elle avait pris l'énergique résolution de se substituer au père pour sauver sa mère et sa sœur, et amener un peu de joie et un rayon d'espérance.

Et savez-vous quel était l'objet de sa résolution ? la voici.

Djim, un petit garçon qui cachait, sous une rude écorce, le cœur le plus sensible du monde, se livrait au petit négoce des journaux du soir à un sou, aussi il fallait voir le dimanche, quand il avait économisé quelques sous pendant la semaine si Ninette et lui faisaient bombance. Ils s'étaient liés d'une étroite amitié et une amitié d'enfance est sincère.

Eh bien ! Ninette, dans son malheur avait pensé à Djim et là, seule, dans un coin reculé de la ville, éclairé par la pâle lueur d'un reverbère, elle venait prendre sa première leçon, et répéter après Djim, la formule traditionnelle, sur un diapason à fendre les roches : "Un sou, pour le Monde, l'Étendard, la Patrie, trois sous pour le Journal du Dimanche."

Dans toute autre circonstance l'enthousiasme qu'y mettait Ninette m'eût fait éclater de rire. Mais dans la circonstance actuelle je n'avais que des larmes pour cette pauvre enfant.

Aux remarques que lui fit Djim, qu'elle n'avait pas d'argent pour s'acheter des journaux, qu'elle allait avoir peur au milieu de tant de monde, qui la bousculait, elle éclata en sanglots. Elle voyait s'évanouir un rêve qu'elle avait caressé avec tant de joie.

Je ne pus résister d'avantage, je sortis de ma cachette et me montrai aux enfants qui jettèrent un cri en m'apercevant. Ils voulurent s'enfuir mais je les retins doucement.

Ninette, dis-je à la petite, ne pleures pas ; tiens voilà quelques sous pour t'acheter des journaux demain. Tu commenceras ton petit négoce avec Djim qui t'apprendra ton métier, lui dis-je en riant. Je lui glissai alors quelques pièces blanches dans la main. Elle pleurait de joie la pauvre enfant. Je dis alors à Djim :

—À l'avenir, Djim, tu aideras Ninette, tu seras bon pour elle, je la mets sous ta garde et te fais son tuteur.

Je ne sais pas s'il comprit bien le mot tuteur, mais toujours est-il que les deux enfants me sautèrent au cou et me remercièrent avec effusion, puis s'éloignèrent faisant sonner dans leurs mains les jolies pièces blanches que je leur avais données.

Je restai là quelques instants pensifs, regardant disparaître dans le lointain ces deux petits êtres à qui j'avais rendu le bonheur, songeant à cette pauvre mère inquiète peut-être pour son enfant qui allait venir déposer sur sa joue un baiser si plein d'espérance, et je me disais en moi-même : "Que de larmes on peut essuyer avec une pièce de cinq sous."

MARCO.

La Cuisine des Anges.

J'achevais de gravir, l'autre soir, le sentier de la falaise, lorsque j'aperçus un Ange qui était posé sur le toit d'ardoise de la chapelle. Il se tenait assis sous l'un des bras de la croix, immobile, le front penché vers la vallée ; ses ailes blanches, ramenées devant lui, donnaient l'idée d'une jeune fille qui aurait croisé son sillon.

De quel titre le saluerais-je ? Quel grade avait-il conquis dans les divines milices ? D'ailleurs il se pouvait qu'au bruit de mes pas, au son de mes paroles, il frémit, ouvrit l'aile, s'envolât, laissant dans l'air le sillage d'une fuite blanche, vite effacé, et, dans mon âme, un rêve ! Ce qui est sûr, c'est qu'il ne parut aucunement effarouché de mon approche ; il me sembla même que, sans lever le front cependant, il avait dans sa chevelure un léger remuement d'or, comme pour me faire signe. Encouragé, je fléchis le genou, et, après quelques menus propos où je fis preuve de la plus courtoise angéologie, — le nommant, à tout hasard, Esprit céleste, ce qui ne me compromettait pas et ne pouvait lui déplaire, — je me disposai à le questionner. Il y avait un point sur lequel je brûlais d'être instruit : Est-ce que les anges se nourrissent, et, s'ils se nourrissent, que mangent-ils ? Bien qu'il y eût une certaine irrévérence à importuner d'une telle question une créature sans doute immatérielle, et que j'eusse un peu l'air de quelqu'un qui demanderait à un perroquet : "As-tu déjeuné, Jacquot ?" l'Ange, assis sur le toit de la chapelle, ne se montra point choqué de mon audace, et il daigna me répondre, avec une voix si délicieusement faite de mélodie et de clarté qu'il y eut, dans le silence nocturne, comme un envollement de rayons qui éblouaient.

* *

"Oui, comme les oiseaux et les petits enfants, comme les papillons et les femmes, nous mangeons en effet, mes frères et moi, mais notre nourriture n'est point de celles où se plaît l'appétit grossier des humains et des bêtes ; il eut grand tort, le peintre qui nous représenta préparant des viandes et rotissant des légumes. Ne crois pas cependant que les étoiles soient des fruits miraculeux sous une écorce d'or, ni que nous composions nos repas du parfum des fleurs paradisiaques, ni que nous buvions le lait lumineux de la voie lactée. Notre nourriture — ô le plus doux de nos éternels privilèges, — c'est l'haleine des vierges de la terre ! Quoi ! tu pensais qu'il ne sert à rien, après s'être exhalé, le souffle des chastes lèvres qu'aucune bouche ne baise ; qu'il se disperse, avec tous les parfums, dans la vaine brise errante ? Non, il monte, intact, distinct des autres arômes, exquis, et chaque ange qui la guette au passage, aspire l'âme vaporisée d'un enfant. Ce sont nos délicieux festins, nos incomparables agapes. La vie envolée des éphémères jeunes filles fait que nous vivons perpétuellement, et cette précieuse fumée alimente notre subtile existence. Quelque fois il arrive qu'une haleine de vierge, incertaine, trop faible tant elle est douce, ne peut s'élever jusqu'au paradis qui l'attend : alors celui de nous à qui elle est destinée, prend son vol, descend vers votre monde, pour la recueillir plus près des lèvres d'où elle émane, comme une femme se penche pour respirer une fleur."

* *

Après avoir remercié l'Ange de la complaisance qu'il me témoignait, j'osai lui demander encore :
"Si j'ai bien compris ce que vous avez daigné me révéler, il se pourrait que vous fussiez descendu,

ce soir, à l'heure du repas, pour aspirer l'haleine de quelque jeune fille.

—Tu ne te trompes point, dit-il en souriant. Tandis que tu m'écoutes, je sens monter vers moi une fraîcheur ineffable, qui me pénètre et m'extasie. Elle est endormie, plus blanche que son petit lit blanc, sous le buis sacré dont la tige trempe dans la coquille du bénitier, elle est endormie, et ne rêve même pas, celle dont le souffle est ma douce nourriture ; souffle qui fait moins de bruit, errant sur ses lèvres, que le vol d'une lointaine abeille ! Jamais elle n'a levé les yeux vers les galants qui passent, et l'heure tardera longtemps encore à venir, où le baiser d'un époux flétrira sa bouche. Elle est si pure qu'elle n'a jamais songé à se demander pourquoi les autres jeunes filles considèrent avec un air d'envie, les mariées qui sortent de l'église au bras des mariés.

* *

En parlant de la sorte, l'Ange paraissait éprouver un plaisir infini. Mais, tout à coup, l'esprit céleste fit une grimace, qui ne laissa pas de m'étonner. Est-ce que l'adorable mets avait subi quelque altération soudaine ? Cruelle hypothèse : est-ce qu'un baiser imprévu — tout est possible, — avait intercepté le souper de l'Ange ? Je n'eus pas le loisir de l'interroger sur ce point, car il ouvrit toutes grandes ses ailes et disparut dans le sombre azur ! Je m'éloignai en songeant que le régime alimentaire des Esprits célestes n'était point sans offrir quelques inconvénients ; et, s'ils ne prennent pas le soin de s'assurer plus d'un menu, en cas d'accident, il doit leur arriver fréquemment de se coucher sans avoir achevé leur repas.

CATULLE MENDÈS.

Les Drames de la Vie.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

Nous avons l'extrême satisfaction de donner à nos lecteurs, comme feuilleton, la primeur du grand roman à sensation qui vient d'être publié à Paris, par le meilleur romancier du siècle.

Comme son titre l'indique : *Les drames de la vie*, ce feuilleton, pris sur le vif du cœur humain, retrace avec un naturel frappant toutes les péripéties de l'âme, tous les entraînements du cœur, au milieu des grands combats de la vie, dans ce siècle de fiévreuse activité où la violence des passions jette parfois l'humanité dans ces amours tragiques qui révèlent toutes les trahisons, tous les désespoirs, tous les écroulements de bonheurs brisés.

L'auteur a su mettre dans ces drames de passion, de haine, d'amour et de vengeance, un intérêt d'une puissance tout à fait entraînant. Les scènes tour à tour tendres et poignantes de ce livre curieux se déroulent dans des cadres les plus divers et les plus originaux.

Ce roman qui vient d'avoir un si beau succès à Paris, est le plus grand événement de la saison. C'est par un arrangement tout spécial que nous pouvons le publier dans les colonnes de notre journal avant qu'aucun volume ne soit arrivé au Canada.

Nos lecteurs peuvent engager leurs amis à lire ce beau feuilleton, et ils y trouveront un ouvrage plein d'émotions et tout palpitant d'intérêt. Nous pourrions procurer la file du journal à tous ceux qui nous en feront la demande.

LE DEVOIR.

Accoudé au bastinage de son navire l'*Aleyon*, le capitaine Robert songeait. Il était remonté sur le pont, bien que son second, le lieutenant Lorain, fût de quart, à son poste. Mais dans sa cabine, en bas, il s'ennuyait. D'abord, il avait essayé de dormir. Impossible, le sommeil ne venait pas. Un énervement l'avait pris, inexplicable, sur la dure couchette où il se jetait tout habillé, une impatience toute physique, qui lui crispait les muscles des jambes et des bras. Il avait regardé sa montre. Deux heures. Encore trois heures avant de voir le jour. Jamais il n'attendrait jusque-là. Brusquement, il s'était décidé. Il devait faire bon là-haut, à respirer l'air et à regarder les étoiles.... Allons !

L'air, oui. Les étoiles, non. Un brouillard avait envahi la mer. Un brouillard qui s'épaississait d'instant en instant. Diable ! s'il continuait à augmenter ainsi, cela pouvait devenir dangereux... Il avait continué. Alors, au bout d'un quart d'heure, le capitaine avait hélé son second.

—Faites siffler ! avait-il dit.

Le lieutenant s'était penché sur un tube, muni d'une embouchure. Il avait soufflé quelques mots dans ce tuyau. Et maintenant, à intervalles égaux et rapprochés, le navire sifflait. Un sifflet rauque, pareil à un rugissement de bête. Et la voix du monstre de fer s'élevait, stridente, trouant d'une colonne d'air sonore l'opaque obscurité de la nuit. Cette précaution prise, le capitaine Robert s'était appuyé au bord du navire, la tête entre ses mains. Vogue le navire, et à la grâce de Dieu !

Et pourtant...

* * *

Pourtant, quoi ?... Eh bien, oui, pourquoi ne pas se l'avouer à lui-même ? Il ne le dirait pas à d'autres, c'était bien certain ; mais à lui, dans son for intérieur, dans la muette intimité de sa conscience, il pouvait bien se le dire, puisque aussi bien son devoir n'en souffrirait pas. Oui, tout de même, à bien peser les choses, la partie n'était pas égale entre les autres et lui, Robert ! Supposez une tempête, une voie d'eau, un accident quelconque, une de ces aveugles et féroces trahisons de la mer qui vous engloutissent un navire, dans l'implacable horreur de la nuit noire et des flots sourds, eh bien, oui ! certes, oui ! la mort, cette mort obscure et lugubre, serait plus affreuse et plus cruelle encore pour lui que pour bien d'autres, que pour son second, par exemple, ce vieux cuir tanné de Lorain, un brave marin, certainement, et un honnête homme, solide au poste, et dévoué, et tout, mais quoi ? un vieux garçon, en somme, sans femme, sans enfants, et dont la disparition ne ferait de vide qu'à son banc de quart... Tandis que lui...

Ah ! lui, Robert, c'était autre chose. Pas cinquante ans ; non, trente-cinq ; et de la vigueur à revendre, et une belle jeunesse de sang lui battant au cœur, et... Et puis autre chose encore. Autre chose, qui était tout. Ce tout qui résume la vie d'un homme, et qui était sa raison d'être, à lui, le mobile unique de ses volontés et de ses actes, la force qui durcissait son corps sous la fatigue, et qui lui mettait au corps cette chaude vaillance... et qui lui faisait monter les larmes aux yeux, quand il y pensait trop longtemps : une femme, un enfant, à lui tous les deux, et tous les deux jeunes, charmants, adorables ; la femme, vingt-cinq ans à peine ; l'enfant, tout juste quatre ans, une double fleur, jeune et vivace, rose épanouie, et bouton frais éclos, dont il s'imaginait que les racines étaient là, dans sa poitrine, et les corolles, là, près de ses lèvres, puisqu'il lui semblait, en fermant les yeux, qu'il en sentait le parfum lui monter à la tête et le griser délicieusement !...

Justement, il les revoyait, maintenant : elle,

d'abord, l'épouse bien-aimée, dans le triomphant et doux éclat de son printemps, toute de blanc et de bleu vêtue, vivant poème de neige et d'azur ; elle était là, comme il l'avait vue la dernière fois, au seuil de la petite maison ceinte de chèvrefeuille et de lierre, dans l'encadrement de la porte, avec son teint mat et chaud de camélia blanc, et la rouge cerise de sa bouche, et son nimbe léger de cheveux châtain, où le soleil allumait des reflets d'or. Oh ! le baiser du retour, farouche à force de tendresse, qui serre à faire mal pour mieux sentir les lèvres sur les lèvres.

Et l'enfant !... Elle est là, derrière, qui attend son tour, piétinant d'impatience, la mignonne et brune fillette, brune comme lui, le père, avec ses grands yeux noirs, si brillants et si câlins, dont un regard, chargé de caresses lumineuses, le rend comme fou de tendresse. Ah ! elle n'a rien perdu pour attendre, et ses bonnes joues, fraîches et pleines, s'en aperçoivent déjà, mangées de baisers comme des fruits mûrs !...

Ah ! sûrement, la partie n'est pas égale entre lui et bien d'autres, et ce n'est pas ce vieux dur-à-cuire de Lorain, par exemple, qui peut harceler de vœux aussi ardents les heures trop lentes, ni se demander avec la même angoisse ce qui arriverait si tout d'un coup, pour une cause quelconque, inconnue, impossible à prévoir, le navire s'enfonçait sous eux, livrant leurs corps bientôt inertes au mouvant lincoln des flots !

Ce qui arriverait ?... Ah, ça, par exemple, c'est ce que la pensée se refuse à entrevoir. Elle recule, la pensée, comme si elle avait peur.—Allons donc, lâche que tu es, regarde donc les réalités en face !—Eh bien, ou, c'est cela, regardons... Oh, d'abord, évidemment, ce serait terrible : l'accès de douleur désespéré, effrayable, meurtrissant les yeux et déchirant la gorge, et l'enfant, la fillette qui ne comprend pas, contemplant, effarée et stupide, cette femme brisée par l'atroce secousse des sanglots.—Oui, voilà le commencement ; mais après ?—Après ! Il y aurait donc un après ?—Tiens, la bonne question ! Tu veux donc railler, mon maître ?—Railler, non ; le cœur n'y serait pas.—Eh bien, alors, continue !

Soit. Les jours passent, les semaines passent, le temps passe. Le temps, infâme médecin qui guérit les blessures de l'âme, odieux cicatriseur de regrets !...—Allons, bon, de la révolte maintenant ?—Non, c'est fini, je me résigne. Je regarde, je veux voir, je vois. Je vois l'oubli qui, lentement, estompe et vaporise les formes du passé. La vie prend son implacable revanche. La veuve est jeune, toujours, belle, toujours, et de plus près courtisée, le fantôme de l'absent étant devenu le fantôme du mort. Coquette ? Hélas, quelle femme ne l'est pas ! Ne le fut-elle pas pour lui, le premier ?... Indulgente ? Pourquoi ne le serait-elle pas à un autre ?... Allons, c'est bien, finissons-en, tranchons les mots ! L'oubli s'est fait, complet, définitif, et tout ce qu'il a aimé, adoré, idolâtré, le misérable, tout ce qui fut son sang et sa chair, devient le bien, la possession d'un autre homme, tandis que lui, l'ancien, gît quelque part, squelette vain, au fond de l'eau mystérieuse, parmi des grouillements d'êtres difformes et des enchevêtrements de plantes visqueuses... Infamie ? Non. Trahison ? Non. Profanation ? Non. La vie.

—Ah ça, qu'est-ce que c'est que ce rêve fou ? Tu dors debout, mon capitaine ! Demain, tu seras en vue des côtes de France, et dans deux jours tu reverras la maisonnette encadrée de chèvrefeuille et de lierre, dans la printannière gaieté du soleil...

—Commandant, un bateau siffle !

—Où ?

—Je ne sais pas. A babord !

—Non, à tribord !

—Tonnerre !...

Un craquement formidable, une secousse horrible, des cris de détresse, et, en moins de trois minutes, une houle de passagers affolés sur le pont.

En face, à dix mètres, le navire abordé, le ventre ouvert, vient de sombrer. L'*Aleyon*, à moitié brisé, s'enfonce par l'avant.

—Largue les canots ! a crié le capitaine Robert. Les canots sont pleins.

—Largue la chaloupe !

La chaloupe est pleine. Cent passagers, tant hommes que femmes, restent encore, acculés sur le gaillard d'arrière. Plus une embarcation. Ceux-là doivent mourir.

—Lieutenant Lorain, cria le capitaine, prenez la barre de la chaloupe !

Le lieutenant Lorain s'approche.

—Pas moi, commandant, dit-il d'une voix sourde. Vous !

—Obéissez !

—Commandant, je vous en supplie...

Je n'ai ni femme ni enfant, moi !

—Obéissez, vous dis-je ?

Le lieutenant Lorain a sauté dans la chaloupe. Une volée d'avirons l'emporte. Le vieux dur-à-cuire, les yeux pleins de larmes, se retourne. Le capitaine Robert, les bras croisés, est resté debout sur le gaillard d'arrière. Il a vu le mouvement du second.

—Embrasse-les ! lui crie-t-il d'une voix étranglée.

Plus rien. L'*Aleyon* vient de couler à pic.

JOSEPH MONTET.

Un Roman S'il Vous Plait.

IV

Ils prirent une voiture, et l'inconnue donna à voix basse une adresse au cocher. Georges était trop préoccupé de l'aventure et de la charmante héroïne pour remarquer le chemin que l'on suivait. Ce dénoûment un peu brusqué confirmait plus qu'il ne l'eût voulu, il est vrai, ses appréhensions précédentes sur la valeur morale de la conquête, et quand la voiture s'arrêta à la porte d'une maison meublée, si confortable que lui parût cette demeure, le poète crût devoir se résigner tout à fait à abaisser le diapason de ses rêves, et à mettre au moins une sourdine prudente aux cordes qui avaient commencé à vibrer dans son cœur.

Elle sonna à une porte du premier étage.

—Monsieur est-il rentré ? demanda-t-elle à une camériste aux allures villageoises qui vint ouvrir.

—Pas encore, madame, répondit celle-ci.

—Diable ! se dit Georges, la place est prise. Reste à savoir si le contrat est ou non enregistré.

—Pardon, madame, dit celui-ci, dont l'enthousiasme se refroidissait énormément à la perspective d'un tiers dans le tête-à-tête qu'il avait entrevu ; vous ne m'aviez pas prévenu que nous ne serions pas seuls.

—Et vous vous étiez sans doute modestement imaginé que vous couriez à quelque mystérieuse aventure ? répondit l'inconnue en reprenant l'enjouement railleur qu'elle avait un peu perdu pendant qu'elle était en voiture. Hélas ! non, monsieur ; c'est la première des illusions que vous devez perdre, et il faut vous résigner à dîner avec mon mari.

—Votre mari ! répéta Georges avec une teinte d'ironie assez impertinente ; mais, madame, voudriez-vous me permettre de vous demander ce que vous allez lui dire, à M. votre mari ?

—Eh ! que voulez-vous que je lui dise, monsieur ? sinon la vérité, ainsi que je l'ai toujours fait, et veux toujours le faire.

—Je vous avouerai que je ne comprends pas tout à fait la nécessité de me faire assister à une

exhibition de vertus dont vous m'avez donné aucune raison de douter.

—Au contraire, monsieur ; il est absolument nécessaire que vous vous convainquiez, par vous-même, de l'impossibilité où je me trouve de vous accorder l'amour que vous avez daigné me demander, afin que vous vous résigniez de bonne grâce à accepter l'amitié que je vous offre.

—De l'amitié ! de vous à moi ? Est-ce une mystification.

—Vous ne savez pas, monsieur, ce que vous déclinez, et vous me feriez presque regretter ma générosité. Lors même, d'ailleurs, que ce serait une mystification, comme vous dites, je compterais assez sur votre bonne foi pour être sûre que vous seriez le premier à avouer l'avoir un peu mérité.

—C'est là, madame, dit Georges, qui commençait à se sentir plus irrité qu'il n'eût voulu le laisser paraître, c'est là une chose dont j'eusse assez aimé à être le seul juge. Je ne crois pas d'ailleurs avoir eu envers vous de ces torts qui motivent une vengeance.

—Vous êtes indulgent pour vous-même, monsieur.

—Peut-être, madame ; mais je ne permettrai de vous accuser de vous montrer, vous, bien sévère, et vous trouverez bon, j'espère, que, ne pouvant m'en prendre à vous, je demande compte de votre injustice à ce-lui, quel qu'il soit, qui en accepterait la complicité.

—Cela vous est d'autant plus facile, monsieur, ajouta l'inconnue qui paraissait plus agacée qu'effrayée de ces menaces, que le voilà précisément qui rentre.

Un coup de sonnette venait, en effet, de se faire entendre. Lambert n'était pas plus timide qu'un autre mais il lui semblait que la position où il se trouvait n'était pas sans gravité, et demandait au moins du sang-froid. Il prit donc son parti promptement et se posa fièrement en face du danger, bien décidé à faire bonne contenance.

La porte s'ouvrit avec fracas, et une voix qui n'avait rien de menaçant fit entendre ces mots :

—Ah ! te voilà donc, enfin ! Pourquoi, diable ! aussi n'être pas venu déjeuner ce matin ?

Et Lambert se trouva enlacé dans les bras de son ami Alfred D***

—Il faut lui pardonner, dit Mme D*** à son mari qui avait quitté Georges pour embrasser sa femme. M. Lambert me racontait précisément comment une rencontre fâcheuse l'avait empêché de venir plus tôt.

—Puisque tu plaides pour lui, Ernestine, il ne peut être qu'innocent," répondit Alfred avec conviction.

Puis, se tournant vers son ami :

—Eh bien ! que dis-tu de ma provinciale, ô Parisien endurei ? J'espère que vous avez fait la paix, au moins ?

—Je n'ose espérer, vraiment, que madame daigne me pardonner, balbutia Lambert à peine revenu de sa stupéfaction et en levant sur Mme D*** un regard suppliant.

—Je daignerai, monsieur, pourvu que vous reconnaissez humblement vos torts et que vous acceptiez mes conditions, répondit gaiement la jeune femme en réunissant, par un mouvement charmant de grâce et de pudeur, les deux mains de son mari et de Georges dans une même étreinte de sa petite main dégantée.

—Ah ! il y a des conditions ? dit Alfred ; cela devait être, les femmes en font toujours : le plus court est de les accepter sans discussion. Eh bien ! nous arrêterons les bases du traité en dinant. J'ai couru comme un lièvre, et j'ai l'estomac dans les semelles !

Pendant qu'Alfred passait un moment dans la pièce voisine, Lambert s'approcha de Mme D*** et lui dit à demi-voix :

—Vous avez été cruelle, madame. Pour vous

venger de mes absurdes préventions, il vous suffisait de vous montrer, et peut-être était-il inutile de me faire subir une épreuve humiliante pour mon amour-propre, et qui pouvait n'être pas sans danger.

—Est-ce que vous me garderiez rancune ? demanda la jeune femme avec un regard plein d'inquiète bonté.

—Lors même que j'en aurais le droit, je ne m'en sentirais pas le courage, dit le poète. Et pour vous prouver combien je désire me rendre digne de l'amitié que vous avez bien voulu m'offrir et que je réclame, je m'impose une expiation égale à la faute. J'avais entrevu un poème d'amour dont je n'étais fait l'heureux héros ; il ne me reste qu'une petite comédie où mon rôle est entièrement sacrifié. J'aurai le courage de me punir de mes rêves présomptueux, en confessant humblement et publiquement mes mécomptes.

—Vous voulez écrire cette aventure ?

—Sans aucun ménagement pour le héros.

—Eh bien ! vous l'avez.

(Fin.)

Comment naquit la Mode ?

Nos arrières grands parents s'en allaient en chasse. Ils marchaient serrés les uns contre les autres, l'air à la fois menaçant et inquiet. Le Caïn de M. Cormon, ce très remarquable et très horifique tableau, nous donne une idée assez exacte de la tournure qu'ils pouvaient avoir : possesseurs encore mal assurés de ce domaine dans lequel ils étaient trouvés introduits sans savoir comment, pas bien du tout avec leurs co-propriétaires à longues dents et à griffes puissantes, et n'ayant pour se défendre, eux chétifs, que cette petite leur qui tremblait au fond de leur cervelle, leur bien pâle alors et bien vacillante, qui n'était encore qu'un instinct supérieur et qui ne devait pas plus tard, beaucoup plus tard, s'appeler l'intelligence humaine.

J'imagine que la compagne d'un de ces être farouches eût un jour l'idée de mettre un peu d'ordre dans son désordre. Elle lissa ses cheveux et les arrangea de façon particulière. Au lieu de se revêtir au hasard de ses peaux de bêtes comme elle le faisait d'habitude, elle les étala d'abord devant elle, les examina longuement et finit par choisir celles qui lui parurent les plus galantes.

Puis, ensuite, les déposa sur sa personne avec soin, selon ses idées à elle, calculant l'effet des couleurs, travaillant, corrigeant, s'apercevant que là ces malheureuses peaux de bêtes en laissaient trop voir, et que là elles n'en montraient pas assez. Puis elle réfléchit cinq minutes. Le résultat de ces cinq minutes de réflexion fut une fleur, ou la plume d'un oiseau qu'elle ajouta bravement à sa toilette ; peut-être même, inaugurant ainsi un genre de parure qui devait par la suite des temps amener quelques ennuis aux enfants des hommes et leur faire dépenser des sommes considérables, peut-être même alla-t-elle jusqu'à orner sa poitrine d'un collier de cailloux brillants, attachés l'un à l'autre par quelque procédé primitif.

Après quoi elle vint, en retard prendre sa place au repas du soir et attendit d'un air tranquille, mais non cependant sans une certaine inquiétude, l'effet que son coup d'Etat allait produire sur ses seigneurs et maîtres. Cet effet fut tel qu'elle pouvait l'espérer. Ses seigneurs et maîtres la regardèrent avec des yeux luisants et la préférèrent à d'autres, qui étaient plus belles.

La mode était inventée.—Et la femme aussi.

Car, la femme, c'est la mode ; la mode, c'est la femme, et faire l'histoire de l'une c'est faire l'histoire de l'autre.

BEATI

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 4.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

V

Chez cet homme, qui songeait plus guère qu'à finir dans la paix de l'oubli une vie depuis longtemps attristée par la défaite et par l'exil, il s'était produit un ardent réveil des espoirs heureux, des appétits de foyer, de famille et de paix. Il était riche, indépendant et seul. Il pouvait librement choisir la femme qu'il ferait princesse. Nul préjugé nobiliaire ne l'empêchait de donner son titre à la fille de la Tisza. Jadis, ce n'avait pas été pour l'étrange rêve de liberté féodaliste que les Zilah avaient pris les armes. Voulant affranchir leur pays, eux-mêmes s'étaient affranchis de tout préjugé, fiers mais non pas vains, et ne ressemblant guère à ces Magyars dont Szechenyi, le grand comte, mort fou de douleur en 1849, disait : "Mon peuple périra par l'orgueil."

L'orgueil du dernier des Zilah ne se trouvait pas humilié d'aimer une Tzigane et de la faire entrer dans sa famille. Franchement, avec l'accent de l'amour le plus profond et du dévouement le plus sincère, Andras avait demandé à Marsa Laszlo si elle consentirait à devenir sa femme.

Mais il avait été effrayé alors de l'expression d'égarément qui, tout à coup, passait sur le visage blafard de la jeune fille.

Marsa, princesse Zilah !

Comme sa mère, elle eût refusé d'un Tchéreff, ce titre de princesse qu'Andras lui apportait, lui offrait avec une tendresse passionnée.

Mais princesse Zilah !

Elle regardait avec des yeux de folle le prince, qui se tenait droit devant elle, timide, la lèvre tremblante, et qui attendait.

Comme elle ne répondait pas, il lui prit les mains. Anxieux, il lui dit, il cria presque :

—"Qu'avez-vous ?" Car les doigts de Marsa étaient de glace.

Il fallut à la jeune fille un terrible effort sur elle-même pour ne pas s'évanouir, tombé là tout raidie.

—Mais enfin, répétait Andras, voulez-vous, Marsa ? Voulez-vous ?

Il y avait six mois qu'il l'aimait, et une effrayable terreur s'emparait maintenant de cet homme, qui ne savait pas ce que c'est que la peur.

Et si Marsa ne l'aimait point !...

Il avait cru, sans doute, trouver en elle une sorte de tendresse dévouée qui lui donnait le courage de lui demander si elle voulait être sa femme. Mais s'il s'était trompé ?... Si c'était le soldat seul qui, en lui, plaisait à Marsa ? Allait-il se heurter à quelque déception nouvelle ? Ah ! qu'elle folie d'aimer, à quarante ans passés, une jeune fille comme Marsa !

C'est qu'elle ne répondait pas. Elle demeurait là, devant lui, presque inerte : une statue.

Pâle, ses yeux profonds regardaient d'un air farouche.

Puis comme il la pressait de parler,—lui, des larmes dans la voix, elle, toujours muette, sa langue comme paralysée.—l'être tout entier de la jeune femme se tendit pour trouver une réponse qui tomba cruelle, comme une sentence sur le cœur du héros :

—Jamais !

Andras restait alors là, devant elle, dans une immobilité tellement effrayable, qu'elle avait des envies de se précipiter à ses pieds et de lui crier :

—Je vous aime pourtant ! Je vous aime !... Mais jamais !...

Elle l'aimait ? Oui, follement. Mieux que cela,

d'une passion profonde, éternelle,—elle le sentait bien,—de cette passion solidement ancrée dans l'admiration, le respect, l'estime, les vertus invisibles ; d'une passion qui se doublait pour elle du réveil d'une déception, d'un élan éperdu vers ce qui, pour cette âme troublée, représentait l'honneur sans une tache, la parfaite bonté dans le parfait courage, l'immolation d'une existence au devoir, tout cela incarné dans un homme, éclatant dans un nom illustre : Zilah.

Et il devinait bien, oui, il sentait aussi, le prince Andras, que cette Marsa, malgré son énigmatique refus, avait pour lui une sympathie vraie, plus que de l'amitié. Il croyait, du moins, l'avoir vu, mieux que cela ; il en était certain. Alors, pourquoi lui ordonna-t-elle donc ainsi, d'un seul mot, de désespérer ?

Jamais ? Elle n'était donc pas libre ?

Une question, dont il lui demandait tout aussitôt pardon du geste, s'échappa comme un appel de noyé, de la poitrine du pauvre homme :

—Vous aimez quelqu'un, Marsa ?

Elle poussa un cri.

—Je vous jure que non !

Il la pressait alors de lui expliquer pourquoi ce refus, cette sorte d'effroi qu'elle laissait tout à l'heure paraître ; et, dans une espèce de crise nerveuse qu'elle dominait pourtant, au milieu de l'étouffement des sanglots, elle lui dit que si elle pouvait jamais consentir à unir sa vie à quelqu'un au monde, c'était à lui, à lui seul, à ce héros de son pays, à ce rêve vivant de dévouement chevaleresque, à lui qu'elle admirait, quelque temps auparavant sans le connaître, et que maintenant...

Elle s'arrêta devant un mot qui était un aveu.

—Ah ! maintenant... maintenant ? demanda Andras, suppliant, attendant la fin de cet aveu que les nerfs maladivement irrités forçaient presque Marsa à laisser échapper... Maintenant... ?

Mais elle ne le disait point, ce mot que Zilah réclamait, appelait avec des frissons d'espoir heureux.

Elle s'arracha à cet entretien qui la tuait, demandant d'une voix brisée au prince qu'il voulait bien l'excuser, lui pardonner, qu'elle se sentait réellement malade, atteinte au fond de l'être.

—Mais si vous souffrez, je ne veux pas, je ne peux pas vous quitter.

—Je vous en supplie. C'est la solitude qu'il me faut...

Au moins me permettez-vous de revenir demain Marsa, et de vous demander alors votre réponse ?

—Ma réponse ? Je vous l'ai donnée.

—Non ! non ! ce n'est pas vrai ! Non, je n'accepte pas ce refus. Non, non, il y a en vous je ne sais quel combat et quelle fièvre ! Mais je vous jure, Marsa, que sans vous la vie m'est impossible oui, je vous le dis dans la sincérité de mon âme. A cette heure, toute mon existence comprimée va vers vous comme vers le bonheur rêvé. Vous réfléchirez. Il y avait dans votre voix un trouble qui me laisse une espérance. A demain, n'est-ce pas, Marsa ? Je reviendrai demain !... Ce que vous m'avez dit aujourd'hui ne compte pas !... A demain, à demain ! Et songez que je vous adore !

Et elle, frissonnante aux accents de cette voix, troublée, brisée, n'osant pas répondre non, jeter un adieu à cet homme et ne voulant pas lui dire à demain, le laissant partir confiant, malgré ce mutisme qu'elle gardait obstinément, désespérément. Puis, Andras parti, accablée, à bout de forces, fondant en larmes, elle se jeta d'un élan, comme une folle, sur le divan où tout à l'heure elle était assise.

Une fois seule, elle portait à ses yeux ses poings fermés, et, secouée par une crise atroce, des sanglots terribles, entrecoupés de cris, de redressements subits, de regards farouches fixés sur l'invisible, elle demeurait là, seule, laissant tomber de ses lèvres sèches de fièvre, de tragiques questions,

quelle se faisait à elle-même :

—C'est la vie pourtant qu'il m'apporte, c'est le bonheur qu'il m'offre ! Est-ce que je n'ai pas le droit d'être heureuse, moi ?... Être la femme d'un tel homme ! L'aimer, se dévouer, lui faire de son existence à soi une suite de joies, de sacrifices, de tendresses ? Être son esclave et sa chose ! Si je l'épousais ?

Et, tout aussitôt, brusquement :

—Si je me tuais !...

Elle songeait, les yeux égarés devant cette épouvante :

—Me tuer ! Oui. Ça vaudrait mieux, ça !

Puis, avec un rire fou, des larmes nouvelles, un déchirement, un spasme :

—Certainement, parbleu ! Oui. C'est même le seul parti à prendre. Mais voilà : je suis lâche maintenant que je l'aime !... Lâche ! lâche ! Misérable !... Malheureuse, va !

Et tout ce beau corps féminin s'éroulait dans un désespoir féroce comme si, dans cet écrasement la vie ou la raison allait s'en échapper à jamais.

VI

Peut-être s'était-il fait, après cette crise, un travail de réflexion dans l'esprit de Marsa, car Zilah la trouva plus calme, le lendemain, lorsqu'il revint.

Il ne lui demanda rien d'abord, inquiet seulement de sa santé.

—“ Oh ! j' suis bien ! ” lui répondit-elle en souriant d'un air un peu triste.

Puis, comme elle s'était mise au piano, jouant cette romance qu'elle aimait :

—N'est-ce pas de Németh Janos, cela ? demanda le prince.

—Oui, de Jean de Németh... J'aime de trop sa musique, elle est vraiment hongroise, celle-là !

Et les notes tombaient, s'égrenaient comme des soupirs, comme de lointains sous de cloche tintant un glas, que soulignait une plainte tendre, un lamento poétique, morne, désespéré, profond et pourtant très doux. Puis les soupirs reprenaient pour aboutir à un *forte* funèbre comme la pelletée de terre suprême dans l'ensevelissement d'un mort.

—Comment appelez-vous cela, Marsa ? dit Andras.

Elle ne répondit pas.

Il se leva, regarda le titre, écrit en hongrois et en français ; puis, doucement, se penchant à l'oreille de la Tzigane que le souffle de ses lèvres effleura :

—Jean de Németh a raison, dit-il. *Il n'y a qu'une belle au monde.*

Elle devint très pale, sourit, se leva, et lui tendant la main :

—C'est presque un madrigal, mon cher prince, et, entre nous, nous n'en sommes plus là. Vous m'aimez, je le sais. Moi aussi, je vous aime ! Voulez-vous me donner un mois pour réfléchir ?... Tout un mois ?...

—Ma vie entière vous appartient maintenant, dit le prince. Faites-en ce que vous voudrez.

—Eh bien ! alors dans un mois ! dit-elle fermement avec un accent de résolution absolue.

—Seulement, fit Andras en souriant d'un sourire fier dans sa barbe blonde, songez que j'avais autrefois pris pour mot d'ordre les vers de Petefi... Vous savez bien, ces beaux vers de notre *puszta* :

La liberté, l'amour !
Il me faut ces deux choses.
Pour mon amour je donnerais
Ma vie,
Et pour la liberté,
L'amour !

Eh bien ! ajouta le prince, dites-vous qu'à cette heure, l'Andras Zilah de 1848 donnerait presque la liberté, cette passion de toute sa vie, pour votre

amour, Marsa, ma chère et bien-aimée Marsa qui êtes pour moi comme la patrie vivante.

Elle se sentait remuée jusqu'à l'âme en écoutant un tel homme lui parler ainsi. L'idéal altier de la Tzigane comme de la plupart des femmes c'était la loyauté dans la force. Eut-elle jamais, dans ses rêves les plus fous, songé à entendre un des héros de la guerre de l'indépendance, un Zilah Andras, la supplier de porter son nom ?

Elle connaissait Yanski. Le prince l'avait présenté à Marsa et à Vogotzine, à Maisons-Laffitte. Elle savait que le comte Varhély connaissait les plus secrètes pensées du prince ; elle était certaine qu'Andras avait tout confié, ses espoirs et ses craintes, à son vieil ami.

—Que pensez-vous que devienne le prince si je ne l'épouse pas ? lui demanda-t-elle un jour, presque brusquement.

—Voilà une question à brûle-pourpoint à laquelle je ne m'attendais guère, dit Yanski avec ses manières assez farouches et regardant, étonné, Marsa Laszlo. Vous ne voulez donc pas devenir une Zilah ?

Et il lui semblait que l'hésitation même était insultante et comme sacrilège.

—Je ne vous dis pas cela, fit la Tzigane, je vous demande ce que le prince deviendrait si, pour un motif ou pour un autre...

—Chose bien simple, répondit Varhély. Le prince, il a dû vous le dire, est de ceux qui aiment une fois dans leur existence. Ma parole d'honneur, je crois que si vous le refusiez, il ferait quelque maladie ou quelque sottise... de celles dont on meurt.

—Ah ! dit simplement Marsa, qui se sentit devenir toute froide, les mains glacées.

—C'est mon avis, reprit Yanski rudement. Il est touché. Reste à savoir si vous voulez que la balle soit mortelle.

La réponse de Varhély avait dû peser d'un immense poids dans les réflexions pleines de fièvre, d'angoisses, de révoltes, de désespoirs et de folies de Marsa Laszlo pendant les tragiques précédant le jour où elle devait dire au prince Andras si elle consentait à devenir sa femme, oui ou non.

Ce fut un *oui* qui tomba enfin, presque aussi nette et effrayant qu'un refus nouveau, de la bouche de Tzigane.

Mais le prince n'avait point le sang-froid d'analyser une intonation. Il se sentit comme enveloppé de joie.

—Ah ! dit-il, j'ai eu bien des angoisses pendant ces semaines de doute, mais je suis heureux, bien heureux !

—Savez-vous ce que m'a dit Varhély ? lui demanda Marsa.

—Oui, je le sais !...

—Eh bien, puisque les Zilah traitent leurs amours comme leurs duels,—et qu'ils y risquent leur existence entière,—soit, j'accepte. Votre existence pour la mienne ! Don pour don !...

Je ne veux pas que vous mouriez !

Il n'essayait pas de comprendre. Il prenait entre ses mains les mains brûlantes de Marsa et les couvrait de baisers ardents, et de larmes chaudes. Et elle, un frémissement sur la lèvre, regardait à travers ses longs cils baissés ce vaillant courbé devant elle et qui lui disait maintenant :

—Je t'aime !

Alors, dans cette minute d'infini bonheur, au seuil de la vie nouvelle qui s'ouvrait là, devant elle, avec des perspectives de joies, elle oubliait tout pour ne songer qu'à cette réalité, bonne comme une caresse : les larmes heureuses d'un héros dont elle serait la femme.

Sa femme !

Puis, comme dans l'entraînement d'un rêve, sans songer, sans résister, s'abandonnant au doux courant qui l'emportait, n'essayant pas de se rendre compte du temps, de l'heure, de l'avenir, aimant et

se laissant aimer, vivant dans une sorte de somnambulisme charmé, la Tzigane assistait, comme s'il ne se fût pas agi d'elle-même, aux préparatifs de ce mariage futur qui était le sien.

Le prince avec une impatience de fiancé de vingt ans pressait cette union qui faisait sa joie. Il l'avait annoncée à ce tout-Paris à la fois Pasisien et exotique dont il faisait partie, et c'était un événement dans le high-life étranger que ce mariage de Magyar avec la Tzigane. Il y avait là comme un parfum de roman chevaleresque dont on louait beaucoup le prince Andras, assez riche et assez indépendant pour épouser, s'il l'eût voulu, une bergère, comme les rois des contes de fées.

—Est-ce assez gentil ? Est-ce assez charmant ? répétait la petite baronne Dinati enthousiasmée. Jacquemin, mon cher ami, je vous donnerai encore tous les détails de la première rencontre... Vous ferez avec cela une *journée parisienne* délicieuse... délicieuse !...

La petite baronne Dinati était presque aussi vivement que le prince enchantée de l'aventure. A la bonne heure, ce Zilah ! Voilà un homme ! Il apportait en dot à la Tzigane les plus beaux diamants du monde, ces diamants des Zilah que le prince Josef mettait parfois dédaigneusement à son uniforme des hussards lorsqu'il chargeait les cuirassiers prussiens de Zietzen, certain d'éviter les coups de sabre et de ne pas perdre une seule de ses pierres durant le combat. On racontait au surplus que Marsa, fort riche aussi, ne voulait accepter du prince aucun joyau. C'était sa coquetterie ! Les opales de l'agrafe d'argent lui suffisaient.

—Vous savez bien, Jacquemin ?... Les fameuses opales de la Tzigane ? Notez, notez tout ça !

—Oui, ça a assez de *chic* ! répondait Jacquemin. C'est un peu romance... mais ça a du panache ! Ça en a même un peu de trop ! Les boulevardiers n'y croient pas !... N'importe, je note, je note !

Le reporter n'avait du reste rien à "noter." L'histoire très connue du monde parisien, avait déjà couru les chroniques.

On avait annoncé la partie de bateau comme une *première* à sensation.

Cette fête des fiançailles donnée par le prince à bord du vapeur, sur la Seine, avec les musiciens tziganes jouant leurs airs nationaux, ajoutait décidément au prestige romanesque d'Andras Zilah. Il n'y avait pas une jeune fille à marier qui n'en fût éprise quelque peu. Les mères le regrettaient, enviant cette chance inattendue de la Tzigane.

—C'est étonnant comme les mamans sont jalouses ! disait gaiement la baronne Dinati. On me fera payer cher d'avoir été *marieuse*... Mais j'en suis fière, très fière ! Il a bon goût, Zilah, voilà tout... Et quant à lui, j'en aurais été folle, absolument folle, si je n'avais pas à m'occuper de mes invités ! Un salon, c'est aussi absorbant qu'un mari !

Sur le bateau, depuis que la petite baronne lui avait conté le roman de la Tzigane et de Zilah, Paul Jacquemin ne quittait pas la *marieuse*. Il la suivait de l'avant à l'arrière, marchant presque sur sa traîne. Il lui fallait encore la description des toilettes de la mariée, celle de la baronne, la généalogie de l'oncle Vogotzine, les prénoms de l'ami Varhély.

Il avait déjà donné, sur le bateau, un coup d'œil au menu, et l'avait déclaré très bien compris, très correct, très *pur*.

Le steamer, maintenant, était du reste complet, et le prince Zilah avait fait les honneurs de son bord à tous ses hôtes. On allait se mettre en marche, et le bateau quittait la rive, ses drapeaux se déployant avec une sorte de coquetterie pleine de bravoure, tandis que les musiciens tziganes redoublaient de vivacité ardente pour jeter au vent les notes vibrantes, précipitées et colères, de la *Marsche de Rakoczy*, cet air de triomphe qui, pour

Zilah, saluait ses fiançailles comme il avait salué es funérailles de son père.

VII

—On part !... On est parti ! criait gaiement la petite baronne.

—Pourvu que nous ne fassions pas naufrage ! lisait Jacquemin.

Et il inventait, fort drôlement, tout une série d'aventures possibles, des drôleries d'ateliers, où les ours blancs, des banquises, des bouffonneries de rapin amusaient la galerie :

—Un sujet de nouvelle pour le "Journal des Voyages" : le "Naufrage des Fiancés !"

Et à mesure qu'on s'enfonçait loin de Paris, dépassant les quais de Passy, les guinguettes du Point-du-Jour, un mouvement de fourmilière se faisait sur le bateau où Chevet surveillait le couvert rapidement installé, les tables plantées en fer à cheval, la blancheur crue des nappes répondant nettement au bleu clair du ciel.

Le pilote, debout à l'arrière, son uniforme sombre se détachant sur les trois couleurs du drapeau, regardait ce gai branle-bas, sous la tente de toile verte qui jetait ses reflets aux linges et aux verres. On disposait, autour des tables, une longue couverture de drap sur lequel allaient s'asseoir les hôtes du prince ; et autour de la nappe blanche où les fruits jetaient leurs notes d'or ou d'éméraudes, chacun s'asseyait, le prince Andras plaçant à ses côtés la belle Marsa, et la petite baronne Dinati, mourant de faim. Michel Menko, éloigné d'eux, semblait chercher le regard de Marsa Laszlo.

Alors, parmi ces élégantes, en rupture de Paris, ces jolies femmes en toilettes claires, c'était une fête de gaieté et de rires dans le plein air du fleuve. Et tandis que le vent faisait claquer joyeusement les rideaux et les stores, le bateau s'enfonçait dans le paysage, rasant l'eau glauque où le soleil reflétait les ombres allongées des trembles, la chevelure des saules de la rive, les nuages blanc flottant dans le ciel clair.

De temps à autre, une voix poussait quelque petit cri d'admiration devant le panorama déroulé, le coin de rivage aperçu, la montée de Suresnes, les usines noires de Saint-Denis avec leurs cheminées hautes, les longs toits plats des hangars sombres, les villas et les bouchons d'Asnières, les côtes de Marly, ponctués de maisonnettes blanches apparaissant dans un tas de vert que dominait le grand aqueduc gris.

—Ah ! que c'est joli ! Mais c'est charmant !...

—Non, ça devient laid !

—Est-ce drôle ! Nous ne connaissons pas tout ça ! Si nous *inventons* les environs de Paris ?

—Mesdames et messieurs, criait pardessus les autres voix Jacquemin,—que Zilah ne connaissait pas et à qui la petite baronne avait fait donner une des premières invitations,—nous entrons maintenant dans les pays sauvages !... C'est l'Odéon ou le Kamschatska, je ne sais pas au juste ! Mais il doit y avoir des anthropophages !...

Ces bords parisiens, d'une coquetterie exquise, avec des coins poudreux parfois, des aspects presque malades mais attirants, de l'herbe brûlée, des gazons semés de débris de repas ou d'écorces de pétards noirs et vides, ces champs où apparaissaient, avec leurs pantalons rouges, des soldats flâneurs qui laissaient pendre leurs godillots au dessus de l'eau, et taillaient lentement des baguettes, ces tableautins de la banlieue de Paris, qui leur rappelaient les tableaux du Salon, amusaient ces curieuses, habituées au fracas poudreux de la ville, aux boulevards, aux bars à la mode, aux tables d'hôte et aux *premières*.

Placée entre le prince et le Japonais en veston, en face de Varhély et du général Vogotzine, la petite baronne Dinati ne perdait ni une bouchée ni une gorgée du déjeuner. Le prince Andras n'avait

pas épargné le *tokai*, le vin de sucre et de feu dont les Hongrois disent fièrement : "Il a la couleur et le prix de l'or." Et le *tokai* disparaissait sous les moustaches du général russe comme dans un entonnoir.

Tout en y trempant ses saines lèvres rouges, la petite baronne, avide d'augmenter ses connaissances culinaires, interrogeait son voisin, le Japonais, et lui demandait la recette de certains mets, que le petit homme en bronze lui avait fait goûter, dans un diner donné à l'ambassade.

—Envoyez-moi donc cela, Yamada !... Je donnerai la formule à mon cuisinier. Rien ne m'amuse comme d'offrir à mes convives une cuisine exotique. Ça leur emporte la bouche quelquefois. C'est très gai... Je vous donnerai la recette aussi, Jacquemin !... Oh ! un drôle de plat ! On a la sensation d'être empoisonné !

—Comme dans *Lucrece Borgia*, dit le Japonais de Paris en riant de son rire de figurine de bronze.

—Vous connaissez *Lucrece Borgia* ?

—On l'a jouée à Yokohama. Oh ! nous ne sommes plus des sauvages, baronne, plus du tout ! Si vous voulez des ignorants, adressez-vous aux Chinois !

Le petit Japonais était fier de paraître aussi profondément au courant des choses d'Europe. Ses yeux en vrille cherchaient malicieusement, là-bas, l'approbation du regard de Paul Jacquemin ou de Michel Menko. Mais le Hongrois n'écoutait ni ne regardait Yamada. Il était tout entier absorbé par Marsa, et, la bouche un peu crispée, il jetait de temps à autre des coups d'œil bizarres sur la belle jeune fille vers qui se penchait Andras et qui, très calme, presque grave, mais évidemment heureuse, flattée de l'amour d'un tel homme, répondait au prince par un sourire doux, qui éclairait rapidement ses beaux traits réguliers.

Une sorte de grâce orientale enveloppait cette Marsa, souple comme une liane hindoue, avec un sourire d'Arabe dans ses yeux noirs. Des paupières longues, comparables à une frange ou à un voile, s'abaissaient, lentes, sur le velours du regard, et leur double ligne diaprée donnait à ces prunelles calmes une ombre et un soulignement inquiétants.

Toute cette beauté, Michel Menko la détaillait et l'admirait et, ne voyant que Marsa sur ce bateau, le jeune homme, évidemment, souffrait, souffrait cruellement, les yeux invinciblement attirés pourtant par cette femme. Il fermait les yeux quelquefois, et voyait passer dans cette ombre soudaine, sur un fond rouge, des visions mauvaises.

(A suivre.)

Décisions judiciaires concernant les journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et ne prouve "prima facie" d'intention de fraude.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.
 LIVRES CANADIENS

A TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
 FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
 VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
 LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
 VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
 VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goezbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
 NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
 MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
 LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
 HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
 LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 MONSEIGNEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 LA PREMIÈRE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
 MONSEIGNEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

Le Baume de Jeunesse
 DES DAMES

Pour embellir et préserver le Teint.

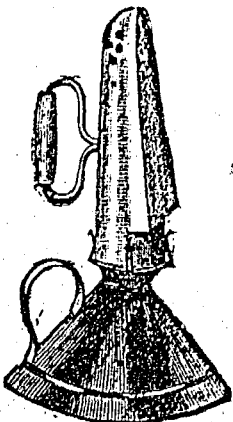
Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

NOUVEAU FER A REPASSER.

1er Prix a l'Exposition Provinciale DE 1884.



Breveté du Capit. CHAGNON.

Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c. J. U. FOUCHER, seul prop., 17 & 19 Rue St-Jacques, Montréal.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.
 AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba
 112 RUE ST. FRS.-NAVIER.
 Boite B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir
 BRILLANT.

WILLIAM SNOW
 FABRICANT DE

PLUMES d'AUTRUCHES
 2025 Rue Notre-Dame, Montreal.
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

L. C. de TONNANCOURT
 MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecossaises.
 CO UP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

"L'ART ET LA MODE"
 JOURNAL ILLUSTRÉ
 Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.
 Prix de l'Abonnement: \$12 par An.
 Frais de poste non compris.
 S'adresser: RUE HALEVY, No. 8
 En face de l'Opéra, à Paris.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.
25 cents la boîte.
 LAVIOLETTE & NELSON.
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVEGE

De la Pharmacie de Lyon.
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.
50 cents le flacon.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infailible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

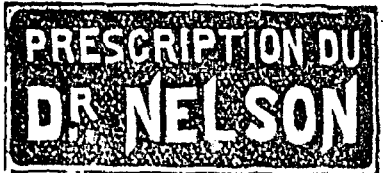
LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL



GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PREZ 25 CENTS LA BOITE.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA Poudre CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boite, 25c.



LE REMÈDE INFALIBILE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.
PRIX 25 Cents.
 Enregistrée à Ottawa.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

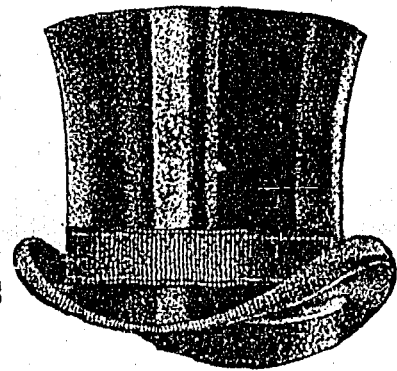
LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LORGE & CIE

CHAPELIERS

PARISIENS



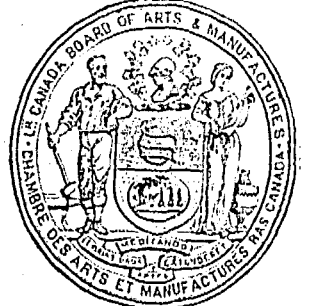
LORGE & CIE

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—
 Rue St-Laurent
 MONTREAL.



A VENDRE.

10,000,000

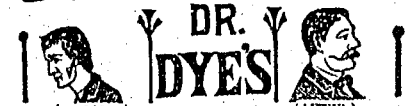
De Pieds de Bois de Sciage

De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRERE,
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,
 MONTREAL.

30 DAYS TRIAL



DR. DYE'S
 ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ANEMIA and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for illustrated Pamphlet free. Address **VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.**

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.